



DE LA CÉRAMIQUE d'Anatolie occidentale (*ci-dessus à droite*) était exportée par la ville de Troie après la catastrophe de la fin de Troie VI (vers 1300 avant notre ère). La cité s'est à nouveau dépeuplée vers 1200. On y a ensuite commencé à produire de la « céramique barbare » (*ci-dessus*). Parce que la ville avait désormais de nouveaux habitants ?



souvent détruite, puis reconstruite de façon à la renforcer encore. À l'âge du Bronze final, la citadelle était entourée par une basse ville fortifiée elle aussi.

Un site qui présente de telles caractéristiques correspond bien aux descriptions d'Homère. Mais si cette cité peut être identifiée à la Troie de *L'Iliade*, la guerre de Troie a-t-elle pour autant eu lieu ? Nous ne pouvons aujourd'hui en être sûrs. D'après les données archéologiques, l'idée qu'une telle guerre correspondrait à la fin de Troie VIIb (vers 1050 avant notre ère) semble improbable. En revanche, on ne peut écarter la possibilité qu'une guerre ait éclaté et détruit la ville vers 1300 (fin de Troie VI) ou vers 1200 (période Troie VIIa).

Une possible guerre vers 1300 ou vers 1200

Si l'on prend en compte les sources hittites et que l'on identifie Wilusa avec l'Ilion d'Homère, alors un conflit entre les Mycéniens et des Troyens alliés des Hittites est envisageable vers la fin de Troie VIb et la fin de Troie VIIa. La dernière option possible placerait la guerre de Troie après la chute de la civilisation mycénienne (vers 1100 avant notre ère), à laquelle appartenaient les attaquants supposés de Troie.

Plusieurs spécialistes de la culture mycénienne pensent que les événements décrits par Homère, s'ils sont réels, se seraient déroulés vers 700 avant notre ère. Ils avancent deux arguments pour l'affirmer. D'une part, les descriptions contenues dans *L'Iliade* et *L'Odyssée* correspondent avant tout à l'âge du Fer.

D'autre part, selon eux, une tradition orale ne se maintient en général guère plus de trois générations.

Ces arguments ne nous convainquent pas. On sait bien en effet que dans de nombreuses cultures récentes, des bardes entraînés transmettaient des épopées datant de plusieurs siècles. Il s'agit de récits d'âges variés, qui ont été entremêlés en fonction des désirs et des conceptions du public auquel ils étaient destinés. Le récit des origines du groupe et de ses actions lointaines y domine toujours. D'autres éléments s'ajoutent, tels des idéaux, des valeurs associées, des liens de parenté, des éléments religieux...

L'œuvre d'Homère présente aussi ces caractéristiques : elle regorge d'éléments historiques choisis parce qu'ils renforcent l'identité de ses destinataires. Ce même phénomène peut être mis en évidence partout où des sources indépendantes permettent d'étudier un mythe, qu'il s'agisse par exemple du chant des Nibelungen, interprété dans le cadre de nos découvertes sur les grandes migrations barbares, ou de l'Ancien Testament considéré à la lumière de l'archéologie et de l'histoire des Hébreux. Dans tous ces cas, les vérités historiques se mêlent à l'imaginaire.

De même, les conflits armés de l'âge du Bronze ont formé le germe des sagas grecques. Il est donc très hasardeux de vouloir accorder l'archéologie, les textes et les récits héroïques grecs. Certes, tant l'archéologie que les sources écrites se rapportent au même site et à peu près à la même époque, mais elles sont en réalité comme les deux faces d'une médaille : complémentaires, mais différentes. ■

■ BIBLIOGRAPHIE

E. Pernicka et al. (dir.), *Troia 1987-2012 : Grabungen und Forschungen III. Troia VI bis Troia VII*, Monographie *Studia Troica* n° 7, Habelt, Bonn, à paraître en 2018.

C. B. Rose, *The Archaeology of Greek and Roman Troy*, Cambridge Univ. Press, 2014.

J. Latacz, *Troy and Homer. Towards a Solution of an Old Mystery*, Oxford University Press, 2004.

C. Babin, *Rapport sur les fouilles de Monsieur Schliemann à Hissarlik, Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 34, n° 4, 1890.

Où lirez-vous la presse quand les ordinateurs auront disparu ?



Sur papier, certainement, et sur d'autres supports qui n'existent pas encore.

La presse a déjà beaucoup changé. C'est même le média qui a le plus évolué.

Aujourd'hui, vous êtes 95 % à nous lire sur papier au moins une fois par mois*

Demain, pour vous accompagner, nous évoluerons encore. Mais ce qui ne changera pas, c'est la qualité du travail de nos journalistes. C'est et cela restera notre cœur de métier. Et nous trouverons toujours le moyen de vous rendre accessible une information de qualité qui vous procure du plaisir.

Notre évolution ne se fera pas sans votre avis, exprimez-le sur demainlapresse.com

POUR LA
SCIENCE avec

#DemainLaPresse
DEMAINLAPRESSE.COM

Agamemnon, roi des rois à Mycènes ?

Josef Fischer

Dans le récit d'Homère, le père d'Iphigénie est le chef des Grecs, le roi désigné pour mener l'expédition contre Troie. Ce héros mythique semble bien inspiré de personnages réels, ces princes mycéniens de l'âge du Bronze, bâtisseurs de palais-forteresse dans tout le monde égéen.

L'ESSENTIEL

- Entre 1450 et 1200 avant notre ère, en Grèce continentale, de grandes citadelles ont été érigées, dont la plus grande est celle de Mycènes.
- La plupart sont organisées autour d'un bâtiment central comportant un *megaron*, c'est-à-dire une salle de réception à colonnades, où se trouvaient un trône et un feu rituel.
- Selon la majorité des chercheurs, un *wanax* y siégeait et y exerçait l'autorité. Mais on ignore quel sens exact donner à ce terme : roi, roi des rois, grand prêtre ?

Qui était Agamemnon ? Homère nous dit qu'il fut le commandant en chef des Achéens, c'est-à-dire de l'ensemble des Grecs rassemblés devant Troie. Il nous dit aussi qu'à part Agamemnon et son frère Ménélas, pas moins de vingt-neuf « rois » menaient les guerriers au combat. Ainsi, à lire Homère, nous pouvons autant penser que les Achéens étaient sous la coupe d'Agamemnon, le « prince des peuples », que croire ce peuple dirigé par plusieurs chefs. Les spécialistes de la civilisation mycénienne tentent de clarifier la question du pouvoir au sein de cette culture. Comme nous allons le voir, toutes leurs discussions finissent par tourner autour d'une énigmatique notion : celle de *wanax*.

Pour Homère, Agamemnon était-il homme ou dieu ? Difficile à dire quand on lit le poète. Prenons par exemple ce passage du deuxième chant de *L'Illiade* : « Et la foule s'assit et resta silencieuse ; et le divin Agamemnôn se leva, tenant son sceptre. Héphestos, l'ayant fait, l'avait donné au roi Zeus Kroniôn. Zeus le donna au messager, tueur d'Argos ; et le roi Herméias le donna à Pélops, dompteur de chevaux, et Pélops le donna au prince des peuples Atreus. Atreus, en mourant, le laissa à Thyestès riche en troupeaux, et Thyestès le laissa à Agamemnôn, afin que ce dernier le portât et commandât sur un grand nombre d'îles et sur tout Argos. » Il suggère qu'Homère fait descendre Agamemnon du roi des dieux lui-même : Zeus ! Pour autant, à son origine, le terme *Agamemnôn* est une épithète que l'on accolait au nom du dieu suprême... La tradition mythologique l'a ensuite transformé en un nom de héros, ce qu'il semble

CE MASQUE
mortuaire d'un guerrier mycénien a été découvert par Heinrich Schliemann. Il est connu sous le nom de masque d'Agamemnon.



bien être : il résulte en effet de la fusion du préfixe de renforcement *ága*, qui signifie « beaucoup, très », avec le terme *ménnon* issu de *méno* qui signifie « rester, se tenir, tenir bon ». Il désigne donc « celui qui tient bon », bref un héros à la guerre...

Pour sa part, Homère aurait été un barde grec – un aède – bien postérieur à l'époque d'Agamemnon. S'il a existé, il aurait vécu à la fin du VIII^e siècle avant notre ère. Quant à la guerre de Troie, elle n'a peut-être... pas eu lieu, mais selon de nombreux chercheurs, le récit d'Homère dériverait quand même de faits et d'événements réels, qui se seraient produits vers 1200 avant notre ère ou avant.

Quoi qu'il en soit, le fait qu'Homère dise d'Agamemnon qu'il commandait sur un grand nombre d'îles et sur tout Argos (une bonne partie du Péloponnèse) est notable, car cela suggère qu'il existait un roi prééminent chez les Achéens. Or ce clan homérique est sans doute une émanation mythologique de l'élite de l'âge du Bronze grec, celle de la civilisation mycénienne.

C'est ainsi que l'on nomme la culture qui, entre 1650 et 1100 avant notre ère, dominait la mer Égée et la Grèce continentale. Son apogée peut-être située entre 1400 et 1200 avant notre ère, de sorte que, peu de temps avant de disparaître, vers 1100 avant notre ère, elle était encore florissante. Point notable, la civilisation mycénienne est contemporaine de la civilisation minoenne, qui s'est épanouie entre 3000 et 1400 avant notre ère en Crète et dans les îles égéennes, dont celle de Santorin. En effet, à partir de 1400, des Mycéniens ont dominé la Crète, puisqu'un roi mycénien y a régné à Cnossos, sa capitale. On y parlait alors le mycénien, c'est-à-dire une forme archaïque du grec.

Les spécialistes de l'Antiquité ont longtemps tenu le récit homérique pour de la pure mythologie. Cette vision changea radicalement après que le pionnier de l'archéologie Heinrich Schliemann (1822-1890) eut identifié les vestiges vraisemblables d'Ilion, la ville évoquée par Homère (voir l'article « La guerre de Troie a bien un lieu », pages 22 à 30). Cette cité, dont le nom se traduit par « Troie » en mycénien, se trouve à l'entrée du détroit des Dardanelles. Après Schliemann, on s'est mis au contraire à prendre le récit homérique à la lettre, ainsi que ceux des auteurs antiques qui avaient décrit la guerre de Troie. Parmi



■ L'AUTEUR



Josef FISCHER est historien de l'Antiquité attaché à l'université de Salzbourg, en Autriche.

eux, le géographe Pausanias, après avoir beaucoup voyagé, écrivit au II^e siècle de notre ère une sorte de guide de voyage en Grèce en dix tomes. C'est avec ce manuel sous le bras, en plus de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*, que Schliemann partit vers 1874 à la recherche de la Mycènes d'Homère et la trouva. Ce fut donc aussi lui, qui, en livrant les premières connaissances solides sur la culture qui avait érigé Mycènes et d'autres citadelles, fonda la mycénologie et choisit le terme de « culture mycénienne ».

Citadelles à murs cyclopéens

Clairement, les citadelles entourées de murs cyclopéens, c'est-à-dire de murs de gros blocs jointifs, constituent le principal marqueur archéologique de la culture mycénienne. On trouve de telles citadelles en beaucoup d'endroits de la Grèce continentale et de l'île de Crète, et il arrive, par exemple à Pylos, dans le Péloponnèse, qu'elles soient dépourvues de murs cyclopéens.

Ces grandes structures palatiales sont organisées autour d'un ensemble de cours entourées de magasins, d'ateliers, d'appartements, de salles de réception et sans doute aussi de lieux de culte. Il est clair qu'elles constituaient des centres de pouvoir de l'âge du Bronze grec, même si l'on ignore si l'autorité qui s'y exerçait était celle d'un roi ou celle d'un haut fonctionnaire. Tout



LES TABLETTES EN LINÉAIRE B, première forme d'écriture du grec, n'étaient pas cuites, de sorte que peu d'entre elles nous sont parvenues. Comme le montrent les traces de feu qu'elle porte, celle-ci fut cuite au cours de la destruction du palais de Pylos par un incendie vers 1200 avant notre ère. L'existence d'une écriture signifie-t-elle que la culture mycénienne était unifiée ?



LA PORTE DES LIONNES est l'une des entrées de la citadelle de Mycènes, dans le Péloponnèse [voir la carte page précédente]. La représentation sculptée de deux lionnes de part et d'autre d'une colonne témoigne de la présence de lions tout autour de la Méditerranée pendant l'Antiquité. L'enceinte cyclopéenne, dont cette porte est l'un des éléments, suggère l'existence de familles régnantes.

naturellement, les découvreurs des citadelles mycéniennes les ont associées aux palais évoqués dans l'épopée homérique. Même si, dans certaines régions grecques, on n'a pas découvert de citadelles, il est clair que leurs habitants vivaient sous l'influence d'un palais-État. Trop d'indices en attestent en effet, par exemple des sceaux. Le territoire dominé par une citadelle mycénienne comprenait des habitats de tailles diverses et des exploitations agricoles.

Depuis le XIX^e siècle, les mycénologues ont pris leurs distances avec l'enthousiasme de Schliemann et des pionniers de la mycénologie pour qui un grand royaume mycénien avait existé. Cette hypothèse, qui résulte d'une lecture littérale du texte d'Homère, n'a pourtant rien de ridicule. Qui, sinon un grand monarque, a pu régner sur un territoire de la taille de l'aire culturelle mycénienne ? Qui, sinon, aurait été à même de rassembler la force de travail considérable et de payer les spécialistes dont on avait besoin pour réaliser les ponts, canaux, barrages et autres infrastructures communes que l'on connaît aux Mycéniens ?

Le remarquable art mycénien traduit également un haut niveau de développement. Et l'emploi d'une écriture, le linéaire B, est tout aussi significatif. Déciffré en 1952 par l'architecte Michael Ventris et le philologue John Chadwick, le linéaire B est un système syllabique qui utilise environ 200 signes (voir la photo page précédente).

Par ailleurs, la culture mycénienne semble aussi avoir eu la capacité de s'étendre, puisqu'elle en est venue à englober la Crète

et les Cyclades. Des fouilles ont aussi montré la présence d'établissements mycéniens à Rhodes, sur l'île de Kos et en Asie mineure. Le récit homérique, du reste, évoque la présence mycénienne dans cette région. Et les archives pharaoniques et hittites prouvent que les grands États de l'époque entretenaient des relations diplomatiques avec les Mycéniens. Des infrastructures communes, autant d'innovations culturelles, une tendance à l'expansion et ces relations diplomatiques sont-elles pensables en l'absence de pouvoir centralisé ?

Oui, estiment certains chercheurs, pour qui ces traits de la culture mycénienne peuvent aussi s'expliquer par l'existence d'une oligarchie, c'est-à-dire de groupes d'aristocrates dirigeant la société. D'autres spécialistes penchent plutôt pour un rôle dominant de la cité de Mycènes, mais dans le contexte d'une galaxie de principautés indépendantes.

Le megaron, centre de la citadelle

La monumentalité des palais et des tombeaux mycéniens suggère en effet l'existence de familles régnantes. Les palais étaient des installations multifonctionnelles, comprenant des entrepôts, des ateliers, des archives administratives et des bâtiments de culte.

L'une de leurs structures internes est particulièrement significative. Elle consiste en une salle de réception qu'Homère désigne sous le vocable de *megaron* (mégaron en français). Ces salles étaient toujours aménagées au centre de la citadelle : elles comportent

une entrée à deux colonnes suivie d'une antichambre donnant dans une salle du trône au milieu de laquelle brûlait un feu rituel entre quatre colonnes. Un trône en pierre était adossé à l'un des murs, orné de représentations de divinités.

Dans le *megaron* du palais de Pylos, une fresque représente des convives masculins divertis par un chanteur à la lyre. Or les archéologues ont aussi découvert dans le palais des milliers de récipients servant à boire. Dans l'antichambre du *megaron*, la représentation d'une procession accompagnant un taureau surdimensionné montre que les banquets mycéniens étaient des rites en plus d'être des événements sociaux.

Dans la salle du trône, une peinture partiellement conservée représente le sacrifice d'un taureau sur un autel. Un personnage humain surdimensionné mène la procession. S'agit-il d'un érudit, d'un prêtre ou du roi ? Personne ne le sait, car rien de comparable n'a été découvert ailleurs au sein de l'espace mycénien. Contrairement aux peuples des cultures contemporaines du Proche-Orient ou d'Égypte, les Mycéniens n'ont laissé aucune statue de roi, ni de bas-reliefs ou de peintures murales qui auraient pu nous renseigner sur leurs souverains et leurs actions.

Il existe bien quelques représentations de personnages assis sur des trônes, mais ils sont divins. Nous sont aussi parvenues des images de personnages debout devant de telles déesses et tenant des bâtons dans la main. Il pourrait s'agir de sceptres, puisque l'on a retrouvé de tels symboles de commandement à l'intérieur de tombes



DANS LA SALLE DU TRÔNE du palais de Cnossos, en Crète, un souverain mycénien recevait ses visiteurs. Équipée d'une banquette de gypse courant le long du mur, la salle comportait aussi un trône en bois. Découverte à l'origine dans un couloir proche, la vasque de porphyre placée au centre avait peut-être un rôle cultuel. Les murs sont décorés d'une fresque comportant des griffons sans ailes. Des symboles de l'autorité d'origine divine du souverain ?

mycénienues anciennes. Homère parle aussi du sceptre reçu de Zeus par les ancêtres d'Agamemnon, dont le roi de Mycènes tirait son autorité; un sceptre que Pausanias, au début de notre ère, prétendit avoir vu à Chéronée, où on le révérait...

Mais pourquoi douter de la monarchie comme forme de gouvernement chez les Mycéniens ? À cause de la découverte de salles du trône secondaires à Mycènes, à Pylos et à Tirynthe. Servaient-elles au roi lui-même à d'autres occasions que celles qui requéraient le mégaron principal ? Étaient-elles utilisées par une reine, par un remplaçant du souverain ou par quelque haut fonctionnaire ?

Les relations qu'entretenaient les palais les uns avec les autres troublent aussi les mycénologues. Ce sont particulièrement les palais de Mycènes, de Tirynthe et de Midéa, dans l'Argolide (nord-ouest du Péloponnèse), qui intriguent. En effet, même si ces structures palatiales disposaient de mégarons et d'archives, elles sont trop proches les unes des autres pour avoir pu être les capitales d'États autonomes. C'est pourquoi de nombreux chercheurs supposent que Midéa et Tirynthe étaient assujetties à Mycènes, et que le palais de Tirynthe, cité qui se trouvait sur la côte à l'âge du Bronze, n'était rien d'autre qu'une annexe portuaire.

Les textes administratifs sont d'importantes sources d'information sur la vie palatiale. Il s'agit en général de textes composés de mots-clés se rapportant à une année comptable. On y reconnaît des états de stock, des listes de livraisons, des attributions

de personnes, d'animaux et de biens, des encours ou des états de déficits..., ce qui donne un aperçu des secteurs de l'économie palatiale et des affaires culturelles et religieuses. Les mentions de titres, de fonctions, de responsabilités ou encore de propriétaires que contiennent les textes administratifs nous renseignent aussi sur certains aspects des structures administratives et politiques. Or un titre à la signification énigmatique se retrouve souvent dans ces textes : celui de *wanax*. Étant donné son importance manifeste, Pierre Carlier, historien français de l'Antiquité mort en 2011, lui a consacré des recherches approfondies.

Des liens linguistiques

Sur le plan linguistique, *wanax* doit être relié à *anax*, qui signifie « maître ». De fait, dans la Grèce classique et archaïque, c'est en règle générale par ce terme que l'on s'adressait aux divinités. Toutefois, Homère l'emploie aussi en tant que titre royal, qualifiant Agamemnon d'*anax andron*, c'est-à-dire de « maître des hommes ».

En Grèce, le terme *anax* s'est perdu très vite et on ne le retrouve plus guère qu'intégré dans les noms de personnes, comme dans Hipponax ou Anaximenes, tandis que *wanax* est resté un titre au sein de deux cultures marginales du monde antique.

En effet, dans une inscription retrouvée dans une tombe du VI^e siècle avant notre ère, un roi phrygien est qualifié de *vanaktei*, que l'on traduit par « maître ». Les philologues s'accordent à penser que le terme est relié à *wanax*, que ce soit par

l'intermédiaire d'une racine commune ou parce que le mot phrygien a été dérivé du mot mycénien. L'inscription en question contient aussi le terme *lavagtai*, lequel est probablement relié au mycénien *lavagetas*, ce qui, d'après les inscriptions en linéaire B, désignerait le plus haut fonctionnaire mycénien après le *wanax* ; il semble que le terme puisse être traduit par celui de « chef de l'armée ».

Un deuxième parallèle linguistique nous amène sur l'île de Crète, où les fils et les frères du roi furent qualifiés d'*anaktes* (pluriel d'*anax*), tandis que ses sœurs et femmes étaient qualifiées d'*anassai*. Ce terme se rapporte sans doute au terme *wanassa* qui semble qualifier la reine mycénienne dans certains textes.

Une inscription du VI^e siècle avant notre ère trouvée dans la ville de Géronthrai livre une troisième attestation de la survivance de ce titre de l'âge du Bronze tardif. On y qualifie les années sans prêtre officiellement en charge comme *awanax*, c'est-à-dire « sans wanax ».

Le terme *wanax* se lit par ailleurs sur beaucoup de tablettes d'argiles et de vases des palais de Chaniá (La Canée), Cnosos, Pylos, Thèbes et Tirynthe. Ailleurs, on ne le trouve pas, mais on n'y a pas non plus retrouvé beaucoup de textes... Le nom du détenteur du poste n'est mentionné dans aucun des textes dont nous disposons, ce qui implique que l'on savait bien qui il désignait : il n'y avait donc qu'un seul *wanax* par cité.

D'après nos sources, les *wanax*, les *lavagetas*, tout comme le fonctionnaire désigné par le terme de *telestai*, disposaient d'un *temenos*, c'est-à-dire d'un domaine personnel ; le *temenos* du roi supposé était trois fois plus grand que celui de tous les autres et des parties importantes de l'économie palatiale lui étaient directement assujetties ; d'autres l'étaient seulement aux *lavagetas*.

La même hiérarchie est révélée par les offrandes faites lors d'une fête en l'honneur du dieu Poséidon : le *wanax* n'était pas le seul à devoir apporter sa part d'offrandes, mais devait assurer la plus grande part. Il apparaît dans ce contexte moins comme un despote que comme le représentant insigne d'une élite, une sorte de « premier entre les pairs », ce qui nous amène à imaginer

plutôt une oligarchie dominant l'espace mycénien, plutôt qu'une monarchie. De fait, d'après une tablette d'argile inscrite en linéaire B inhabituellement riche, le *wanax* était le seul à pouvoir nommer les fonctionnaires que l'on désignait par le terme de *damokoros*.

Ces derniers faisaient partie d'une couche intermédiaire de dirigeants, dont la tâche consistait notamment à assurer la communication entre les *basileis* (les représentants des différentes municipalités), les *koreteres* (les personnes placées à la tête des districts mycéniens) et le *wanax*. Le fait que le terme *basileus* soit plus tard devenu la dénomination grecque habituelle d'un roi est à relier à cet organigramme, puisque après la disparition des palais mycéniens et de leurs administrations vers 1200 avant notre ère, ce potentat local a été promu à la tête de la société.

À partir des textes, il est difficile de déterminer si le *wanax* était aussi commandant en chef, législateur et juge suprême, ce qui était le cas dans les cultures voisines contemporaines. Que le terme *lavagetas* puisse se traduire par « chef du peuple (guerrier) » suggère que c'est à ces officiels que revenait la direction dans le domaine militaire.

Par ailleurs, l'analyse de fragments de linéaire B effectuée par le préhistorien Thomas Palaima, de l'université du Texas, l'a amené à souligner la fonction sacrale du *wanax*. Le détenteur de ce titre était-il le plus haut prêtre du culte d'État ? Les représentations de griffons ornant les salles du trône de Pylos et de Cnossos vont dans ce sens, car elles symbolisent une autorité supérieure protectrice.

Une rigole située à côté du trône est interprétée comme une installation servant aux offrandes liquides. Tout cela suggère que le *wanax* jouait le rôle d'intermédiaire avec les dieux ou les ancêtres, ce qui le rapprocherait du pharaon égyptien, même si l'idée qu'il aurait été lui-même l'objet d'un culte passe pour improbable. Cependant, plusieurs inscriptions le mentionnent comme le récepteur d'offrandes d'huile en même temps que des divinités, ce qui va plutôt dans le sens d'un culte du roi, de sa famille ou de ses ancêtres.

D'un point de vue linguistique, il est même possible que le terme *wanax* ne se

Le *wanax* n'était pas le seul

à apporter sa part
d'offrande, mais devait
assurer la plus grande part

rapporte pas toujours à un souverain, mais parfois à un dieu. C'est là-dessus que repose l'interprétation radicale présentée il y a quelques années par l'historien allemand de l'Antiquité Tassilo Schmitt, qui doute de l'existence d'un royaume mycénien et voudrait voir des noms de divinités dans les dénominations mycéniennes. Ces dernières sont pourtant très fréquentes dans les textes administratifs qui n'ont rien de religieux...

Pour leur part, Brigitta Eder, de l'Académie autrichienne des sciences, et Jorrit Kelder, de l'université d'Amsterdam, ont relancé la thèse que l'on croyait abandonnée de l'existence d'un grand roi régnant sur tout l'espace mycénien. Cette thèse est selon eux impliquée par l'unité étonnante de la culture mycénienne, qui n'aurait pu se former sans une certaine normalisation sous l'influence d'une autorité centrale, point qui caractérise les grandes cultures du Proche-Orient ou d'Égypte.

Que l'on se livrait à des échanges intenses est attesté par les découvertes de produits mycéniens dans ces pays et d'importations égyptiennes ou proche-orientales dans l'espace mycénien. Les historiens de l'art relèvent dans l'art mycénien des éléments provenant de l'Asie occidentale. Les images découvertes en Égypte et en Asie continentale constituent aussi une source intéressante. Ainsi, les peintures des tombes thébaines de la XVIII^e dynastie montrent des Minoens et des Mycéniens offrant des présents, donc des personnes venues en ambassade.

L'Égypte ancienne et l'empire hittite nous ont d'ailleurs légué des correspondances où la Grèce est évoquée plusieurs fois. D'après les annales de Thoutmosis III (1479-1425 avant notre ère), des envoyés seraient arrivés depuis la terre de Tanaja, afin d'apporter les présents habituels, parmi lesquels un plat d'argent de style crétois, et d'établir des relations.

Or on peut déduire qu'il s'agit là de la Grèce continentale et donc des États mycéniens, ce que mentionne clairement un texte de l'époque du pharaon Aménophis IV (1392-1355 avant notre ère) : dans son temple des morts situé dans l'actuelle Kom-el-Hetan (Thèbes ouest), une colonne statuaire mentionne les pays Kaftu et Tanaja et plusieurs de leurs lieux. Beaucoup de ces noms ont été identifiés entre-temps, parmi lesquels Cnosos et Phaistos à Kaftu (Crète) ainsi que Mycènes et d'autres lieux à Tanaja, terme

qui correspondrait à la partie continentale du territoire mycénien. Mais il est difficile de dire si les Égyptiens désignaient par ces mots deux entités étatiques.

Dans à peu près 25 tablettes d'argile du XIV^e et du XIII^e siècles avant notre ère découvertes à Hattusa, la capitale hittite, il est question d'un empire nommé Ahhiyawa. La ressemblance phonique avec les Achéens d'Homère a alerté les chercheurs. Le grand roi hittite traitait le roi des Ahhiyawas comme son égal puisqu'il l'appelait « mon frère », formule diplomatique qu'il utilisait aussi dans ses échanges avec le pharaon d'Égypte.

Les textes hittites mentionnent aussi la ville de Millawanda, que l'on identifie aujourd'hui à Milet, une ville d'Asie mineure dont les archéologues ont prouvé qu'il s'agissait à l'époque d'une colonie mycénienne. Les tablettes d'argile ne nous disent pas toutefois où se trouvait Ahhiyawa, sauf qu'il fallait traverser une mer pour y parvenir. Le fait que cet endroit se trouve dans l'espace égéen est aujourd'hui certain. Selon certains chercheurs, Ahhiyawa pourrait désigner Mycènes, selon d'autres il s'agirait de Thèbes, la capitale de la Béotie.

Quoi qu'il en soit, les lettres hittites – une correspondance entre deux grands souverains – renforcent l'impression qu'une grande monarchie mycénienne a existé à l'époque palatiale, sauf à penser que les Hittites étaient mal renseignés sur la situation politique en Grèce continentale.

Le *wanax*, roi suprême ou roi parmi d'autres ?

D'un autre côté, les documents rédigés en linéaire B infirment plutôt l'idée de l'existence d'un grand roi mycénien : il n'existe en effet qu'un unique texte traitant de questions dépassant la sphère d'influence d'un palais. L'impression créée par le corpus des textes en linéaire B est donc plutôt qu'il aurait existé plusieurs États mycéniens indépendants les uns des autres, mais en étroite contact ; il semble bien qu'un personnage nommé *wanax* se trouvait à la tête de ces États. Dans ses attributions et tâches, il ressemblait à beaucoup d'égards aux autres rois de l'âge du Bronze. Cette constatation est la seule que nous pouvons faire avec certitude : il semble bien, que dans l'espace mycénien, le chef s'appelait *wanax*, et qu'il était sans doute roi. Un roi suprême, comme l'Agamemnon d'Homère ? ■

■ BIBLIOGRAPHIE

J.-C. Poursat, *La Grèce préclassique – Des origines à la fin du VI^e siècle*, Seuil, 1995.

P. Carlier, *La Royauté en Grèce avant Alexandre*, AECR, Strasbourg, 1984.



ENDNOTE X8

UN NOUVEAU MODÈLE DE COLLABORATION

Partagez vos bibliothèques avec **100 collaborateurs**,
Interface et **workflow collaboratif** dernier cri.



Nouvelle version EndNote X8 :
ritme.com/endnote
Tél. : 01 42 46 00 42

Distributeur officiel en France, Italie et Suisse

RITME
SCIENTIFIC SOLUTIONS